

CEVENNES magazine

revue du patrimoine

annonces légales officielles et judiciaires dans tout le Gard

N°1500

Le château de Fan

(Lussan)



Le canal d'Alais à Aigues-Mortes



Quand l'aventure conservait ses droits



De la porte des Cévennes à l'enfer de Dora



Les sobriquets collectifs d'André Bernardy

L'HISTOIRE DU
CHÂTEAU DE FAN À LUSSAN

1/2

Roger CHASTANIER,



Lorsque les touristes traversent la Lussanenque, la route leur est presque coupée par la présence d'un château abandonné mais en projet de réhabilitation. Cette vieille bâtisse est le château de Fan. Roger Chastanier, membre de l'Académie de Nîmes nous livre ici tous les secrets de son histoire.

À dix-huit kilomètres au nord d'Uzès, se dresse le vieux village fortifié de Lussan. Plateforme, dominant la plaine d'une cinquantaine de mètres, Lussan était tout désigné pour être, au cours des âges, un refuge pour les habitants de la plaine, quand un ennemi menaçait la tranquillité. Des à-pics rocheux de 10 ou 20 m rendaient son escalade pratiquement impossible. C'est pourquoi, aussi haut qu'il soit possible de remonter dans l'histoire, Lussan a été un oppidum, un château féodal, et, récemment encore, la Forêt de Lussan. Jusqu'au début de notre ère, la surface du plateau était suffisante pour abriter tous ses habitants.

AU PIED DE LUSSAN

Vint un jour où la tranquillité fut assurée par la présence romaine. Après la bataille d'Actium, une fraction d'une légion romaine venant d'Égypte fut licenciée dans la région de Nîmes. Quelques légionnaires, à la recherche de terres, vinrent s'établir au Pied de Lussan. Ils y trouvaient des terrains suffisamment fertiles qu'ils n'avaient qu'à déboiser pour les transformer en champs. Surtout, ils trouvaient, au pied de l'oppidum, une source limpide qui ne tarissait jamais, même en été, source inespérée dans un terrain calcaire où toutes les eaux s'enfouissaient très vite dans le sol. Bien avant l'arrivée des légionnaires dans la Lussanenque, cette source avait été honorée comme divinité. Très loin dans le passé, les Ligures, les Mégalithiques, quelques Celtes, même, adoraient les forces de la nature. Une source comme celle-ci ne pouvait pas ne pas avoir été l'objet d'un culte. De ce culte, nous ignorons tout. Mais nous pouvons être sûrs de la ferveur des tribus qui vivaient ici vingt ou trente siècles avant nous.

Maintenant, au temps d'Auguste, puis des Antonins, la source jaillissait au croisement des deux routes, celle de

Nîmes à Aubenas et celle de Bagnols à Saint-Ambroix. Les chars romains, les cavaliers suivant ces routes venaient se désaltérer et se reposer à l'ombre des arbres nés de la source. De quelque côté que vint le voyageur, c'était le seul point d'eau sur une dizaine de milles romains.

FANUM

De là à considérer cette source comme le présent d'une divinité, il n'y avait qu'un pas. Et les légionnaires romains, libérés des légions, et devenus paysans, n'hésitèrent pas.

Quelques maisons furent construites, un hameau fut bien vite créé. Au cours de l'histoire ce fut « *Lussan-Viel* ». Il n'en reste que quelques pierres éparses et le souvenir dans les textes du Moyen Âge ou de l'Ancien Régime qui nous sont parvenus.

Les soldats arrivés au pied de l'oppidum n'avaient que peu de points communs avec les Romains de « *l'Urbs romana* ». C'étaient des paysans venus à l'armée de toute l'Italie, mais conquis depuis un siècle ou deux, ils avaient appris beaucoup de la civilisation romaine. Leur langue, c'était le latin, non pas celui de Cicéron, mais une sorte de patois, origine de notre français. Leur civilisation, c'était celle des paysans du Latium ou de la Campanie, mais ils avaient vu pendant leurs vingt ou trente ans de service dans les légions, comment était bâtie une maison, avec son toit de tuiles, ses murs en maçonneries à chaux et à sable, sa cheminée. Ils avaient vu la charrue romaine, l'araire, tirée par des chevaux ou des bœufs. Ils avaient appris à se servir

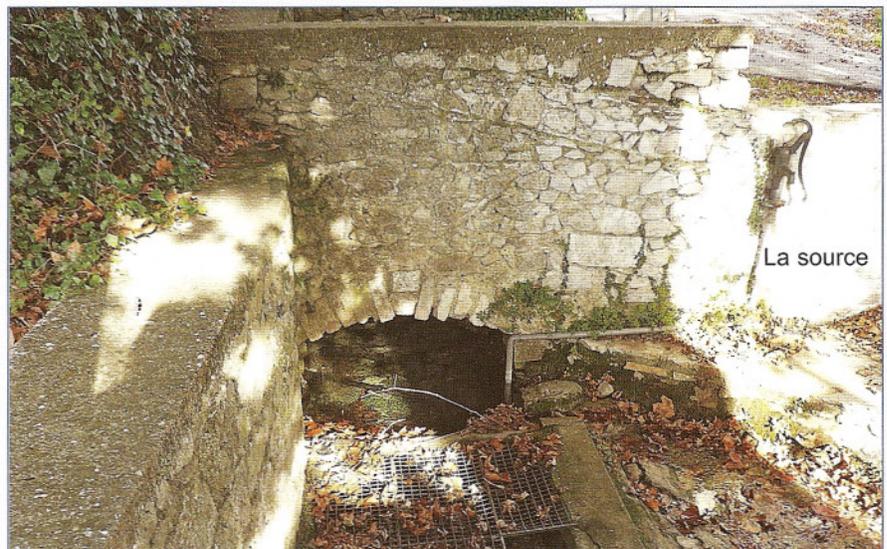
d'outils en fer, encore pratiquement inconnus dans nos campagnes, et leur religion était la vieille religion romaine, adorant dieux et déesses qui représentaient bien souvent les forces de la nature.

Très vite, ils élevèrent à Lussan et aux alentours, des autels à leurs dieux. Mercure fut honoré dans un bois qui, aujourd'hui, se nomme Mercadnre, Hercule sur une colline qui devint Mercueil. Jupiter, près du confluent de l'Aiguillon et de la Merderie, eut un temple nommé Jouève, et Vénus Veneris, la déesse de l'amour, donna son nom au hameau de Vendras.

LA SOURCE

Il fallait un nom à la source où ils venaient puiser leur eau. Il fallait surtout placer cette source sous la protection d'une divinité. Les anciens légionnaires savaient bien que des dieux, des déesses, des nymphes, des naïades habitaient les sources. Il fallait leur rendre un culte pour qu'elles offrent leur protection au voyageur ou au paysan assoiffé. La source ne tarissait-elle pas si la divinité qui la protégeait ne recevait pas le culte auquel elle avait droit?

De cette nymphe, de cette naïade, quel était le nom? Les recherches entreprises n'ont pas permis de le retrouver. Nous savons cependant que la source était entourée d'un bois sacré, avec sûrement un autel et un temple où les légionnaires, devenus civils, venaient déposer leurs offrandes pour que la nymphe soit propice à leurs vœux et favorise leurs désirs. Ce bois sacré, cet autel, ce temple, avec une ou deux statues, les Lussa-



La source



nais du II^e ou du III^e siècle l'appelaient « *Fanum* », mot latin qui signifie sanctuaire. Sans doute, quand ce Fanum a été édifié, le mot était-il accompagné du nom de la nymphe qu'il voulait honorer. Mais, peu à peu, ce nom a été oublié, et ses adorateurs disaient simplement Fanum, qui, peu à peu, au cours des siècles, est devenu Fan.

Bien plus tard, mais de façon semblable, l'église de Lussan avait été consacrée sous le vocable de saint Pierre aux Liens. Peu à peu, au cours des âges, saint Pierre aux Liens est tombé dans l'oubli, et les Lussanais d'aujourd'hui, ignorant le saint, objet de la délicatesse, se contentent de dire « *l'église* ».

La source s'épandait dans la plaine, dans les fossés rejoignant le ruisseau : l'Aiguillon. Son eau formait des canaux, des mares, et les arbres poussaient, vigoureux, vite entourés d'un culte qui les protégeait des labours, des semailles et des moissons. En quelques années, c'est une véritable forêt qui grandit entre la source et son embouchure dans la rivière. Ce bois, lui aussi, devint sacré et les légionnaires l'appelèrent du mot latin : « *Lucus* ».

AUTRES SOURCES SACRÉES

Semblables cultes consacrés à une source furent organisés dans toute l'étendue de l'empire romain.

Près de nous, la source née auprès d'Uzès fut l'objet d'une vénération et nous connaissons encore le nom de la nymphe adorée : « *Ura* » dont nous avons fait *Eure* : la fontaine d'Eure.

Plus loin, la source de Nîmes, née au pied des grands rochers de la Tour Magne fut l'objet d'un culte adressé à la nymphe « *Nemausa* ». Le nom de la nymphe est passé à la ville : « *Nîmes* ». Des fouilles faites à plusieurs époques ont permis de vider le bassin où sort la rivière. Des monnaies y furent retrouvées, vieille croyance qui veut qu'une monnaie jetée dans une source soit un gage de bonheur. Deux hémicycles rappellent encore le temple consacré à la source.

À Rome, une fontaine rassemble les eaux de deux aqueducs amenant l'eau des monts Albains. Un grand bassin avec des cascades porte le nom de « *fontaine de Trévi* ». La vieille tradition d'y jeter des pièces de monnaie subsiste encore. Personne ne croit plus qu'il en résulte un bonheur quelconque ; ce n'est plus qu'un amusement pour les touristes.

Cependant, à quelques kilomètres de Rome, la source de « *Clitumne* » rappelle beaucoup mieux les cultes consacrés aux nymphes et aux naïades. D'un grand rocher sourd une source puissante qui s'étend dans les étangs, des canaux, des cascades, au milieu d'une végétation luxuriante devenue forêt. Comme à notre source de Fan, c'est le contraste de cette eau froide, avec les rochers tout proches brûlés par le soleil qui fait la beauté de Clitumne. Comme à notre source de Fan, un culte était rendu à Clitumne et un joli temple aux colonnes corinthiennes était consacré à la

nymphe. Temple, source, rochers, forêts, tout cela était un *fanum*. Les Italiens disent *fano*.

LA SOURCE ET LA NYMPHE

Comme celle de Clitumne, la source de Fan naît des pluies tombées sur quelques kilomètres carrés, dans les plateaux calcaires qui dominent la plaine de Lussan et la vallée de l'Aiguillon. Le sol perméable filtre les eaux qui, filets minuscules d'abord, se rejoignent pour former un conduit souterrain, creusé au cours des âges, dans le sol infracrétacé, base de toute la Lussanenque.

Une fissure dans le rocher permet à l'eau de voir le jour à quelques mètres au-dessus du lit de l'Aiguillon. Elle creuse un bassin dans la terre d'alluvions et se répand en rigoles, canaux et mares.

C'est ce bassin, aménagé au cours des âges pour en permettre l'accès facile, qui porte maintenant le nom de source de Fan. La traversée très lente des terrains perméables calcaires a permis à la source de Fan de ne jamais tarir. Si, au gros de l'été, son débit n'est que d'un ou deux litres par seconde, après nos automnes pluvieux, il peut atteindre trente ou quarante litres. Petite source donc, mais combien précieuse dans nos pays secs. Source filtrée et par conséquent admirablement pure.

Une nymphe dont le nom est oublié protégeait la source. Mais un culte lui était dû. Si les Lussanais étaient trop pauvres pour lui offrir, comme les

Romains de Clitumne, un temple luxueux, du moins, les légionnaires devenus paysans tinrent à lui offrir une statue, et probablement même deux. Cette statue existe encore. Trouvée dans la terre au XVI^e siècle, elle fut transportée à Lussan et trouva sa place dans un jardin à côté du château tout neuf que les seigneurs de Lussan, les Audibert, venaient de faire construire. Nous raconterons l'histoire de cette statue dans la suite de cette étude.

Était-ce une des grandes divinités de l'Olympe, ou une nymphe plus modeste, une driade peut-être? L'usage cependant au II^e ou III^e siècle était qu'une divinité de l'Olympe porte ses attributs qui permettaient au fidèle de la reconnaître d'un coup d'œil. Jupiter était représenté porteur de la foudre; Neptune d'un trident, Minerve plus connue sous son nom grec d'Athéna, était revêtue de l'égide. Notre statue de Fan ne porte aucun attribut. Ce n'est donc pas une déesse de l'Olympe, mais une nymphe plus modeste, déesse de l'humble source.

Si nous regardons cette statue de plus près, nous voyons tout d'abord qu'elle n'était sculptée dans la pierre que sur le devant et les côtés, preuve indiscutable que son dos simplement esquissé, mais non sculpté, était plus ou moins encasté dans un bloc de maçonnerie qui ne pouvait être que les restes d'un mur d'un temple disparu.

Regardons-la de près: Elle porte une robe longue tombant jusqu'au pied, le « péplum ». Le bras droit, dont la main a disparu, rejette un angle d'étoffe sur l'épaule gauche où il retombe avec élégance. Un geste gracieux du bras gauche soutient un pli du péplum à hauteur de poitrine. Ce pan est ainsi relevé; il dégage le genou gauche, légèrement replié donnant l'attitude dite de la « *jambe libre* ». La jambe droite, elle, porte l'ensemble du corps. Par voie de conséquence, l'épaule droite est plus haute que la gauche. Les plis du péplum dissimulent le pied droit. Un manteau, « *l'himation* » cache en partie les épaules, le dos et descend presque aux pieds. Hélas, la tête manque, une main aussi; il nous est donc difficile de dater notre nymphe avec un peu de précision. Tout ce qu'il est possible de dire, c'est que l'élégance du mouvement des deux bras, la chute simple et noble de la retombée du tissu sur le



Le parc du château.

pli du coude et sur les pieds, permettent d'assurer que cette sculpture n'a rien de l'archaïsme du I^{er} siècle, ni de la décadence du IV^e. Le II^e ou plus probablement le III^e est la date la plus probable de ce travail de sculpture. (Le sculpteur est vraisemblablement romain. Il en serait différemment pour un travail exécuté en Grèce.)

Mais cette nymphe était-elle seule ou n'est-elle qu'une orpheline séparée de sa sœur? M. Marcel Gouron, ancien archiviste à Nîmes a étudié avec nous cette statue. Il a remarqué qu'elle ne se présente pas exactement de face. Tout le mouvement de son corps, et, autant qu'on puisse le voir, une légère torsion du cou, paraissent indiquer qu'elle se tourne légèrement vers la droite.

Elle indiquerait donc au fidèle, qui venait rendre un culte à la source, une direction vers la droite. C'est ce mouvement qui a permis à Marcel Gouron d'émettre l'hypothèse qu'une autre nymphe disparue devait se trouver à un mètre ou deux de la statue existante. L'autre nymphe aurait dans ce cas, un mouvement inverse vers la gauche. À elles deux, elles indiqueraient le chemin vers le bassin tout proche où la source sort de terre. Il serait tentant de faire des fouilles pour vérifier cette hypothèse. Les beaux platanes qui ombragent la source, devraient, dans ce cas, être arrachés pour permettre des recherches dans le sol. Il n'en est pas question! Nous ignorerons toujours si la nymphe de Fan a une sœur ou non. Bien sûr, les légionnaires qui avaient fait les frais d'achat de cette statue auraient souhaité employer le marbre blanc de Carrare ou de Paros. Le prix en eût été trop élevé. Ils se contentèrent d'une pierre calcaire assez tendre que le sculpteur pouvait travailler facilement.

Une chose est certaine: le dos de la nymphe n'a jamais été sculpté. La statue s'appuyait donc à un mur qui la soutenait, mais cachait le dos aux regards des fidèles. Ce mur devait forcément se prolonger à droite et peut être aussi à gauche. Il paraît donc plus que probable que ce mur entourait la source et revenait en avant jusqu'à l'autre nymphe dont nous admettons l'existence probable. Si cette hypothèse est exacte, l'ensemble formait donc un petit temple rectangulaire.



Le fidèle, passant entre les deux nymphes entrait dans le sanctuaire. Une margelle entourait la source et permettait de se pencher pour puiser l'eau consacrée. Des pierres non jointes et du sable formaient le fond de la « cavea » et permettaient à l'eau de pénétrer dans le bassin. En direction de l'Aiguillon, l'eau sortait par un trou dans le mur d'enceinte.

À travers le « lucus », l'eau descendait en pente douce, par des canaux, des rigoles, peut être des bassins, vers la rivière distante de cent pas.

Tout cet ensemble a été, sinon détruit, du moins plus ou moins enseveli sous les racines des arbres. Ce n'est que par l'imagination et par des comparaisons avec des sources semblables qu'il est possible de le reconstituer par la pensée.

En quoi consistait le culte rendu à la nymphe? Il est permis de supposer que les fidèles venaient parfois, comme à Nemausa, y jeter quelques sesterces ou quelques as. Rien ne nous le dit. Plus sûrement le culte consistait dans la remise à l'eau courante, de verdure, de fleurs, des prémices des récoltes. Très probablement, des guirlandes de buis ou de houx formaient comme un toit au-dessus de la source.

HAUT MOYEN AGE

Deux siècles passèrent. Le christianisme se répandait peu à peu dans la province, la Narbonaise, mais non encore dans la Lussanenque, à l'écart des routes, puisque celles construites

par les empereurs Antonin, non entretenues depuis déjà longtemps, n'étaient que des chemins praticables aux seuls chevaux et mulets. La civilisation romaine moribonde existait encore dans les villes, mais la Lussanenque vivait déjà dans une sorte de vase clos, où de grandes propriétés se constituaient peu à peu au détriment d'une population écrasée d'impôts, qui ne pouvait que vendre ses terres ou les abandonner, pour vivre sous l'autorité et la protection d'un riche propriétaire, devenu un « sénior », un seigneur. Au confluent de l'Aiguillon et du Derros, s'était constitué un grand ensemble agricole, un « pagus » dont quelques traces existent encore après le passage des charrues. C'était une « villa ». Assez vite, le sénior, plus en contact avec Nîmes ou Uzès se convertit au christianisme. Il fit venir





des moines de Saint-Victor de Marseille ou des Îles Lérins pour prêcher la nouvelle religion. À leur appel, bien des gens du pagus, les « *pagani* », les païens, les paysans embrassèrent le nouveau culte.

La croyance aux vieilles divinités de l'Olympe disparaissait peu à peu dans les campagnes, et les cultes orientaux de Dyonisos ou de la Bonne Mère n'avaient jamais eu d'adeptes hors des villes.

Ce ne fut pas cependant sans beaucoup d'hésitation que la Lussanenque embrassa la nouvelle religion. Le « *Panthéon* » latin plaisait aux descendants des anciens romains.

Des bandes d'envahisseurs traversaient le pays, *Wisigoths, Arabes, Burgondes* et bien vite les Lussanais abandonnèrent la Plaine pour venir se réfugier sur le plateau entouré d'à-pics qui formaient une protection suffisante si les

pillards n'étaient pas trop nombreux. Lussan-Viel dépeuplé vit ses maisons tomber en ruines avant de disparaître peu à peu au cours des âges.

Le fanum, sa source, son lucus n'étaient plus guère fréquentés par les habitants que quand aucune bande de brigands n'était signalée. Du haut du village, des guetteurs signalaient leurs arrivées, et, bien vite abandonnant leurs champs, abandonnant leurs dieux, les Lussanais venaient chercher refuge sur le plateau.

Peu à peu, le culte de la nymphe périlicla et les offrandes ne venaient plus que rarement être présentées aux nymphes de Fan.

Et cependant, au VI^e siècle encore, nombre d'habitants restaient païens en retard de deux ou trois cents ans sur les citadins de Nîmes. Les Lussanais étaient presque tous fidèles aux nymphes qui avaient protégé leur récolte pendant trois ou quatre siècles. Seuls les *seniores* étaient convertis à la nouvelle religion.

Alors apparurent dans les campagnes les premiers missionnaires. Ils étaient envoyés par les monastères de Provence ou de l'Ouest de la Gaule, Sidoine Apollinaire, désolé, nous dit que Saint-Martin de Tours avait constitué des équipés « *d'hommes noirs* » qui avaient pour mission d'apporter l'Évangile aux habitants des campagnes, les *pagani*, mais aussi de détruire tous les vestiges de la religion païenne.

Sous la protection du Sénior de Lussan-Viel, ils abattaient les cerbies sacrés, détruisaient les temples et les

autels de la religion condamnée. À les entendre, jeter des fleurs dans la source de Fan était un véritable crime puni de l'enfer. D'autres missionnaires préféraient répandre le christianisme par des mesures plus douces. Grégoire le Grand, au VIII^e siècle encore, donnait des instructions à saint Boniface, apôtre de la Germanie: « *Ne pas détruire les temples païens, mais les baptiser d'eau bénite, y dresser des autels, y placer des reliques. Là où l'instinct populaire a coutume d'offrir des sacrifices à des idoles diaboliques, lui permettre de célébrer à la même date des festivités chrétiennes sous une autre forme. Par exemple, le jour de la fête des Saints Martyrs, faire dresser par les fidèles, des temples de feuillage et organiser des agapes. En leur permettant des joies extérieures, les joies intérieures seront d'autant plus facilement acquises. On ne peut de ces cœurs farouches tout éliminer à la fois du passé. Ce n'est pas en bondissant qu'on gravit une montagne mais à pas lents.* »

Ce texte du VIII^e siècle, empreint de véritable charité chrétienne, nous montre bien qu'à cette époque encore, le paganisme était bien vivant dans les campagnes.

Et pourtant, rien, dans la Lussanenque, ne nous reste des nombreux temples, des innombrables et modestes autels consacrés aux dieux de la religion romaine. Le temple de Fan a été détruit jusque dans ses fondements. Les nymphes de pierre ont été brisées, leurs têtes cassées: renversées, l'une a été ensevelie dans la terre, l'autre a disparu pour toujours sous les racines des platanes centenaires.

Tout a été détruit, et détruit volontairement. L'usure du temps n'eût pas suffi à détruire les lieux de culte.

Les missionnaires, tout puissants pour détruire les autels, ne sont pas parvenus à faire tomber dans l'oubli les noms des dieux. Ces noms des dieux païens restent dans la mémoire des Lussanais. Ils rappellent les autels détruits dans nos bois. Les croyances ont survécu plusieurs siècles dans un peuple qui n'avait pas été christianisé en profondeur. Il faut en conclure que la Lussanenque a été évangélisée, et bien souvent par la force, par « *les hommes noirs* » envoyés par Saint-Martin de Tours.

Aux VII^e et VIII^e siècles, la source de Fan ne reçut plus de fleurs, plus de fruits, plus des prémices des récoltes.

À suivre...

